

Antipodes
La Langue d'Olivier Rolin

Diane Godin

Number 114 (1), 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24906ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, D. (2005). Review of [Antipodes : *La Langue* d'Olivier Rolin]. *Jeu*, (114), 193–196.



DIANE GODIN

Antipodes

La Langue d'Olivier Rolin

Buenos Aires, milieu des années 70. C'est l'été dans l'hémisphère Sud. Alors que la ville s'active dans la fournaise, un jeune journaliste féru de littérature, Orlando Barone, a l'idée d'inviter Jorge Luis Borges et Ernesto Sabato à se rencontrer une fois par semaine pour une série d'échanges improvisés et enregistrés qui serviront de matière à la rédaction d'un livre (on se prend à regretter la rareté de telles entreprises). De décembre 1974 à mars 1975, dans l'appartement de l'artiste uruguayenne Renée Nætinger, rue Maipú, ces « deux lions » des lettres argentines – mais je serais tentée ici de troquer le lion pour le tigre, par déférence pour Borges – se livrent donc à une sorte de joute verbale et amicale où se mêlent les thèmes, les préoccupations, les doutes, les réflexions qui ont façonné leurs œuvres. Le premier boit de l'eau, l'autre du whisky, tout ça dans un décor légèrement feutré où les meubles de style anglais accompagnent la très classique argenterie. Des tableaux, sur les murs, baignent dans un clair-obscur qui préserve nos hôtes de la chaleur. En janvier,

ils en sont à discuter de la notion de réalité en art lorsque Sabato lance cette remarque à son illustre vis-à-vis : « De la Grèce d'Homère il ne reste rien ou presque. Ses poèmes ont mieux résisté que les villes [...] C'est ce qui fait de l'Europe une réalité plus riche que l'américaine ou l'africaine : chaque coin en a été enrichi par des milliers d'artistes au long des siècles. Ce n'est pas un simple paysage naturel, mais le résultat du travail infini et subtil de ses créateurs, qui ont enrichi ce paysage, lui ont conféré leurs qualités spirituelles. » Ce que dit Sabato, en somme, c'est que la richesse d'une ville ou d'un paysage, peu importe, est affaire de rencontres entre des réalités matérielles et des esprits créateurs qui, en les évoquant, se les approprient et les métamorphosent. Mais au-delà de la question de la subjectivité (on s'entend généralement pour dire qu'il y a autant d'Alexandrie, par exemple, que d'auteurs ayant décrit ne serait-ce qu'un fronton de la ville), c'est l'idée d'une liberté créatrice porteuse de richesse qu'il faut retenir de cette remarque.

Montréal, janvier 2004. Le brouillard fige. Froid de loup, froid de chien, sibérien (*sorok*, en russe). Dans un appartement de la rue Christophe-Colomb, une jeune femme est interrompue dans sa lecture par une rencontre qu'elle n'a pas souhaitée et qui l'embête passablement¹. Le type à qui elle a ouvert essaie de la convaincre de s'abonner à ce que nous appelons communément le câble. Pas très branchée côté télévisuel, elle réplique qu'elle a assez de chaînes comme ça, qu'en rajouter serait inutile, voire abusif. Mais la chose est incompréhensible pour le vendeur de chaînes. Armé d'un argument à ses yeux irréfutable, il déclare avec l'aplomb du conquérant que ce qu'on lui offre, à la pas branchée, et qu'elle n'a pas l'air de saisir, c'est « la liberté ». Eh bien, dites donc, ça c'est une nouvelle! Elle n'y avait pas pensé... Bon, ça suffit maintenant, elle se fâche... Passez muscade... Zap, si vous préférez.

Si c'était aussi simple... Si on pouvait se préserver des pièges qui nous guettent au moindre tournant (et nous prennent trop souvent): banalisation des mots à des fins commerciales, modes langagières, slogans publicitaires, discours politiques, obsessions alimentaires, et la voix de Céline dans les supermarchés... Mais on n'échappe pas si facilement à son monde, son époque, son milieu – et d'abord à l'espace de la langue, qui est un lieu commun, forcément. Lieu investi, littéralement mitraillé par la communication de masse. « Gare aux gras trans ». « Lisez bien les étiquettes ». « Le temps, c'est de l'argent ». « Selon un sondage Léger-Léger... ». « On gagne à y aller ». « Gérer les situations de stress ». « Investir dans son avenir ». « Pour des heures de plaisir ». « Dernier bouquin de... Incontournable, si vrai, on s'y reconnaît ». La « liberté » que brandissait le représentant-maillon-de-la-chaîne, c'est celle-là. Elle ouvre la porte à tout un fatras envahissant qui se déploie

dans une langue pauvre et ennuyeuse, aux antipodes de la pensée, de la mémoire et de l'imaginaire. Bref, à mille lieues de l'autre chaîne, ourdie, celle-là, par des siècles de « travail infini et subtil ».

Espace-rencontre ou l'invention d'un monde

Un bistro presque désert, la nuit, dans une petite ville au nord de la France, peut-être (on pourrait aussi bien être ailleurs). Ici va se dérouler un autre type de rencontre. Mais pas tout de suite, pas au début. Les personnages sont trop différents au début, trop loin l'un de l'autre, du moins c'est ce qu'on croit. Elle est serveuse dans ce bistro. Pas très accorte de prime abord, ennuyée plutôt et un tantinet carapacée², la serveuse, avec un air de dire « Cause toujours ». Lui est ce qu'il est convenu d'appeler un intellectuel. Et il cause. Le fait est qu'il a des tas d'histoires et de mots, de paysages à donner, de mondes grouillants de racines et de bêtes sous la terre, sous la mer... Nacelles de nuages bleus en cavale, cratères illuminés d'éponges sur la Lune... Enfin, tout ce qu'on voudra. Mais ce qui l'ennuie, de son côté, c'est le babil de « personne » qui se fait entendre dans le bistro : « [...] voix bredouillante, grommeuse, qui est probablement celle de la télévision, ou d'une radio », nous dit l'auteur de *la Langue*, Olivier Rolin³. C'est la voix « des nouveaux maîtres », celle qui prend ses aises et nous assomme de stéréotypes pre-

1. Elle lisait probablement *Conversations à Buenos Aires*, Monaco, Éditions du Rocher, collection « Anatolia », 2001. Mais ce pourrait être autre chose, un poète suisse ou belge, par exemple.

2. Ce mot n'apparaît dans aucun dictionnaire. Mais il colle tout à fait, alors...

3. Dialogue paru chez Verdier en 2000 et présenté en lecture publique en juillet de la même année, dans la cour du musée des Jacobins, pendant le Festival d'Avignon. Daniel Mesguich en a également fait quelques lectures, mais le texte attend toujours une mise en scène.



Olivier Rolin.

Photo: Hannah Opale.

scrits par l'usage du moment. L'intellectuel globe-trotter (et probablement écrivain) venu boire un verre dans cette bourgade passe sa vie à tenter d'y échapper. Plantée derrière son comptoir, la serveuse ennuyée passe le plus clair de son temps à la subir. Un seul remède contre la tyrannie: se séduire mutuellement, s'inventer un monde, vagabonder dans l'obscur ou la lumière, cocufier allègrement « personne » et fuir là où les mots « ne sont pas domestiqués ». Mais où est-ce ? Nulle part, bien sûr: « Pour trouver des mots, on n'est jamais si bien que quand on est nulle part. » Ceux qui explorent ainsi la planète d'une langue⁴ pénètrent un lieu jonché d'ombres inattendues et mystérieuses d'où surgit « du petit jour tendu sur de la nuit » ;

4. *La Langue* est suivi de *Mal placé, déplacé*, texte d'une conférence que Rolin a donnée en mars 1999 à l'occasion d'un colloque ayant pour thème « Le français et le cosmopolitisme », et dans lequel il expose tant sa conception de l'écriture que de la littérature, y incluant « un mythe personnel »: « [...] j'ai l'impression que ma langue, le français, ou plutôt certaines aires du français qui me sont familières, ne constitue que la zone la plus éclairée d'une sphère, d'une planète linguistique: dans une semi-pénombre, autour du français rayonnant de Descartes et de celui d'Apollinaire, mettons, il y a celui de Montaigne, qui m'échappe déjà en partie, ou celui qu'on parle à présent dans les banlieues: car l'éclipse graduelle de la lumière peut être due à des distances temporelles, ou spatiales, ou à d'autres encore qui mêlent ces dimensions; et dans les cercles d'ombre qui se renforcent en s'élargissant, il y a des domaines aussi contemporains que le français des internautes et des suppléments "multimedia" des journaux, d'autres aussi vénérables que le latin de Tacite, l'anglais de Shakespeare, le grec de Sophocle, l'espagnol de Quevedo, le portugais de Pessoa: tout ça, une sorte d'indo-européen arbitraire et bordélique, déchiffrable encore quoique lointain [...] Je ne dresse là, naturellement, qu'une carte excessivement simplifiée des climats de ma planète de langue. »

ils voyagent avec des mots, traversent des paysages à dos de phrases qui s'étreignent, se nouent et « tressaillent comme la peau ». Et ils ne font pas que voir, ils entendent aussi, des bruits de toutes sortes: « ...les fracas, les éclats, les brouhahas... les coups de feu... les craquements du feu, les serments des amoureux... » (Là, on a presque envie d'entrer dans la ronde... Et pourquoi pas, après tout. Ça dérangerait qui au fond? Personne sans doute. Alors, on en rajoute un peu: crissement de la pluie sous les pneus, piaillage d'oiseaux dans les biefs, puf puf d'une pipe, papillottes de la foudre qui fait crépiter les feuilles, ébrouement d'ailes, soudain, sur une place de Castille ou de Toscane, tintement de cloches ou de grelots dans le lointain, de la musique aussi parfois, fugues, violons, tangos, les trompettes de Jéricho peut-être même, si ça se trouve... Ça vous dirait, les trompettes de Jéricho? Non? Bon, alors tant pis, on peut trouver autre chose...)

Ce sont les gammes et les possibilités infinies de la langue que réaffirme Olivier Rolin dans ce dialogue joueur et débridé où, mine de rien, une serveuse et un client solitaire nous refont le vieux truc de la Genèse: « Le plus vieux rêve, la plus vieille histoire, c'est celle-là: tu dis "Lumière" et hop! tout s'illumine. Dis donc... c'est comme ça, parler... faire du jour, et de la nuit, des bêtes, des hommes, des femmes... du monde, quoi. » Immense pouvoir d'évocation, d'incarnation, à travers les mots. Pouvoir, aussi, plus rare celui-là parce que plus difficile, de créer de la beauté: « Si tu trouves des mots, des mots exacts, pour parler du sang, ça veut dire que ta phrase va être un peu rouge avec des reflets dorés, et chaude et poisseuse, et inexorable. Et si tu parles vraiment, exactement d'un nuage, il faut que tes mots soient joufflus et alertes et tout enflés de leurs de plomb et de nacre et qu'ils jettent de grandes ombres sur la terre. » On pourrait penser que la

serveuse risque d'être intimidée devant tout ça, reléguée à un rôle de faire-valoir... Pourtant non. Ses horizons sont sans doute plus restreints que ceux d'un écrivain ayant parcouru le vaste monde, les mots dans son baluchon sont peut-être plus lourds, plus terreaux parfois, mais cette fille témoigne d'un désir, sans doute jamais exprimé jusque-là, de ne pas se laisser avoir par la platitude ambiante. Curieuse, audacieuse, sans attache et rêvant de voyages, elle est un peu à l'image de la langue telle que Rolin la pratique et l'explore, c'est-à-dire une langue qui regimbe contre l'enracinement, la domestication et une certaine propension à l'académisme (sans oublier les lieux communs, puisqu'il importe toujours de cocufier « personne »). Ce qui se joue, dans ce dialogue, n'a donc rien à voir avec une quelconque hiérarchisation de la parole où se révélerait la supériorité du « pôle » littéraire par rapport au populaire. Il s'agit plutôt de permettre une libre circulation entre les deux mondes, d'en abolir les frontières pour mieux créer un « espace-rencontre » inédit, riche, vivant et fertile.

Ceux qui ont fréquenté un tant soit peu l'œuvre d'Olivier Rolin savent à quel point elle est portée par un attachement sans borne à la littérature et à la langue – le français en tête, évidemment – et comment l'écriture – belle, métissée, remuante et baroque – y apparaît tel un épuisant combat amoureux avec les mots⁵. Or ce dialogue entre une serveuse de bistro et un intellectuel, au-delà du caractère ludique qui s'en dégage, se veut en quelque sorte un appel à la résistance contre l'occupation d'un territoire dont le titre du texte dit



assez l'étendue. Les moyens déployés par « l'ennemi » sont immenses, bien sûr, et la bataille est peut-être perdue d'avance... Mais aller à la rencontre des mots, lire, rêver, écrire ou faire du théâtre, dans une langue comme dans une autre, c'est encore proclamer le pouvoir de métamorphose qu'évoquaient Borges et Sabato il y a trente ans, à Buenos Aires, Argentine, d'où je vous écris ces quelques lignes face à la mer couleur d'émeraude. ¶

Balthus, *Katia lisant*, 1968-1976. Huile sur toile. New York, collection privée.
Photo : Sergio Anelli/Electa Editrice, tirée de Balthus à la Biennale de Venise, Venise, Edizioni « La Biennale de Venise », 1980, p. 65.

5. À titre d'information, pour les non-initiés, il est l'auteur de récits de voyages, d'un recueil de textes portant sur des figures marquantes de la littérature (Hemingway, Borges, Kawabata, Nabokov, Michaux) et de sept romans, dont *l'Invention du monde*, qui représente sans doute son entreprise la plus audacieuse.